

Pascale SARDIN

Archéochronologie d'une écriture bilingue ou Beckett bifrons

L'œuvre de Samuel Beckett, dont on a récemment fêté le centenaire de la naissance, n'en finit pas de fasciner. Comme celle de James Joyce dont il fut l'ami, son œuvre ne cesse de faire l'objet de nouvelles interprétations critiques. Il faut dire qu'il s'agit d'une œuvre passionnante car toujours expérimentale, donc toujours en mouvement, touchant, qui plus est, à ce qui nous constitue, au plus intime, en tant que sujets : la langue et notre rapport aux mots et aux choses. Mais l'œuvre de Beckett a aussi ceci d'extraordinaire qu'il s'agit d'une œuvre *double*. En effet, Samuel Beckett fut un auteur bilingue, concevant toute son œuvre — à de rares exceptions près — en deux langues, français et anglais, anglais et français. Il choisit, à partir des années quarante, de réécrire ses textes quasi systématiquement dans l'autre langue par le biais de l'auto-traduction, créant ainsi une œuvre doublement passionnante.

Dans « *La bataille du soliloque* », Chiara Montini explore le bilinguisme beckettien à travers le bilinguisme de l'œuvre, via une critique du langage. Son étude se concentre sur les années de « formation » du jeune Beckett (1929-1946), celles qui précèdent les grandes fictions écrites en français : *Molloy*, *Malone meurt*, *L'Innommable*. Elle traque, dans la poétique du sujet au cœur des textes des années trente et quarante, les prémisses d'une écriture qui deviendra bilingue. Chiara Montini choisit en effet de chercher les indices et les raisons du bilinguisme beckettien dans l'œuvre elle-même : le titre même de sa monographie, « la bataille du soliloque », est tiré de *Mervier et Camier*, dont une étude bilingue très précise est le point d'orgue de sa recherche.

« *La bataille du soliloque* » est une invitation au voyage à travers l'œuvre de jeunesse de Beckett. Au terme de plusieurs escales, nous

découvrons la Terre Promise, à savoir comment *L'Innommable* « qui s'acharne à parler sans pour autant réussir à se nommer [...] est le premier aboutissement de la poétique bilingue de Beckett ». Chemin faisant, l'auteure explore le terme de *sujet*, dans tous ses sens possibles, du sujet grammatical au sujet de l'énonciation, en passant par le sujet de la psychanalyse. Elle parcourt ainsi tous les dédoublements à l'œuvre dans les premiers essais de Beckett jusqu'à son premier roman en français. En effet, la « fiction métalinguistique » beckettienne est aussi, d'après elle, une fiction « métasubjective » et « critique » permettant au sujet de mettre en scène sa propre disparition, « voire sa non-naissance ». Le bilinguisme serait ainsi une des nombreuses facettes du dédoublement de l'œuvre et du sujet. L'hypothèse de départ de la thèse est que, grâce à l'écriture en langue étrangère, puis grâce au bilinguisme, Beckett réussit à clarifier sa relation au sujet et au langage, jusqu'au reniement final des mots et du Moi dans *L'Innommable*. L'échec de l'écrivain est aussi ce qui motive l'écriture, et l'incapacité à distinguer son propre sujet par le biais de la langue passe par l'écriture dans une langue étrangère. Avec l'écriture en deux langues, l'écrivain bilingue prend comme référent l'autre langue et non le monde extérieur que le langage ne parvient pas à représenter de façon adéquate.

La démarche diachronique adoptée amène l'auteure à distinguer des étapes dans la genèse d'un système d'écriture double : après l'étape inaugurale du « monolinguisme polyglotte » couvrant les années 1929-1937, vient celle du « bilinguisme anglophone » (1939-1945) et, enfin, celle du « bilinguisme francophone », qui débute après la Seconde Guerre mondiale. La première, tout à la fois très joycienne et proustienne, frappe par son ironie grinçante : Beckett se moque de la tradition dont il s'inspire. L'érudition et l'intertextualité multilingues foisonnantes des textes de cette époque — notamment celles des nouvelles qui composent le recueil *More Pricks than Kicks* paru en 1934 — permettent en outre à Beckett de dévoiler la relativité du langage et son incongruité par rapport au monde. La deuxième période voit la naissance des grands romans anglais de Beckett, *Murphy* et *Watt*. Les jeux verbaux, particulièrement manifestes dans ces textes, suggèrent qu'il n'y a rien au-delà du langage. Beckett y met aussi en scène, de

façon grotesque, la coupure du cordon ombilical, la rupture symbolique avec la langue maternelle. La troisième période est celle du passage au français et au mode du soliloque, qui se distingue du monologue en ce que le sujet qui se dit ne peut plus se penser en tant que tel : « Dire je, sans le penser, » dira l'Innommable.

Dans cette analyse méthodique et pourtant jamais fastidieuse, rien n'est omis, notamment en ce qui concerne le statut divergent des deux langues. La dévalorisation de la langue maternelle fait ainsi l'objet d'une étude stylistique très utile au propos. Le détachement de la langue maternelle procède d'une geste destructeur, nécessaire à la création, douleur bienfaitrice, qui passe par un travail sur la langue du texte. Le langage ne peut plus exprimer la réalité; il « empêche » la création autant qu'il la permet. La langue maternelle est la langue de l'affect, la langue étrangère celle de la distanciation et de l'appauvrissement. Et Chiara Montini d'ajouter, à la lumière des analyses de Ludovic Janvier que, pour Beckett, la langue étrangère est aussi celle du *commentaire*, élément essentiel dans sa pratique d'écrivain. Écrire, pour Beckett, signifie se dédoubler, le sujet commentant dans un même geste l'objet de son discours. Selon Chiara Montini, le recours au français permet ainsi à Beckett de « mieux s'observer en train d'écrire ».

Les dualités présentes dans l'œuvre de jeunesse de Beckett sont étudiées de près comme illustration d'une poétique bilingue en germe : qu'il s'agisse du dualisme du personnage de Murphy ou de la rencontre entre le narrateur et le narré, Sam et Watt, dans le roman éponyme. Les deux voix de *Dream of Fair to Middling Women* offraient déjà une forme de « stéréophonie » qui caractérise le bilinguisme plus tardif. Enfin, la lecture concurrente de *Mercier et Camier* et *Mercier and Camier* est riche d'enseignements. Partant d'une traduction assez littérale, Beckett censure, élimine, s'éloignant inexorablement de l'original rédigé quelque vingt-cinq ans avant la version anglaise. Les dialogues, nombreux en français, sont souvent rapportés au discours indirect en anglais, témoignant de l'effort de contrôle que fait le narrateur anglais sur le texte. Souvent aussi, l'anglais se contente de résumer ce qui est dit en français. Les deux versions conservent ainsi un lien étroit : le

texte anglais semble en effet commenter le texte français, si bien que les deux versions s'avèrent complémentaires l'une de l'autre.

Enfin, cette constatation amène Chiara Montini à se poser une question encore relativement inexplorée : comment procéder pour traduire, dans une langue tierce, le bilinguisme beckettien ? Et à partir de quel(s) texte(s), justement, traduire ? S'il paraît indispensable de prendre en compte la dualité de l'œuvre, un constat s'impose : la méthode de traduction reste à inventer. L'auteure propose donc de traduire chacune des deux versions, avant de les fusionner en une version certes hybride mais enfin « respectueuse » de l'œuvre double.

Avec « *La bataille du soliloque* », Chiara Montini nous offre une nouvelle exploration captivante du bilinguisme beckettien, la démarche archéologique qui est la sienne venant intelligemment et utilement compléter les études existantes.

Référence : Chiara Montini, « *La bataille du soliloque* ». *Genèse de la poésie bilingue de Samuel Beckett (1929-1946)*, Amsterdam & New York, Rodopi, coll. « Faux Titre », 2007, 327 p.